



LETTRE DE LAURENCE FREEMAN OSB

Directeur de la Communauté Mondiale de Méditants Chrétiens

Très chers amis,

« *Magistra experientia* », disait Cassien, l'expérience est le maître. Cependant, il ne s'agit pas des expériences qui s'empilent les unes sur les autres, bonnes, mauvaises ou indifférentes. L'expérience, au sens où John Main disait que la méditation est affaire d'expérience et non de théorie, est plus structurée et orientée. L'« *experientia* » est le rassemblement progressif et porteur de sens de tout ce qui nous arrive, en nous comme à l'extérieur de nous. Elle constitue notre histoire, notre façon de connaître Dieu. Lorsque nous sommes en contact avec ce système évolutif et ce sens de nos vies, nous sommes en contact avec la sainte sagesse.

C'est pourquoi, nous apprenons non pas seulement par la simple accumulation d'événements aléatoires mais en suivant le mystérieux fil d'or qui les relie l'un à l'autre et nous permet de trouver un sens dans ce qui, vécu comme un simple hasard, apparaît souvent comme terriblement absurde. Voilà pourquoi, finalement, dans la méditation, nous ne sommes pas en quête d'« expériences ». Si nous le sommes, nous restons à un niveau des plus superficiels et très vite, nous essaierons de provoquer ces expériences ou d'imaginer qu'il se passe des choses. Nous resterons bloqués, alors, au niveau de l'égo-observateur, désirant et jugeant toute chose compulsivement, de notre propre point de vue.

Cela dit, nous sommes toujours, en un sens, en train d'attendre que quelque chose arrive. La vie se renouvelle sans cesse. Et même un événement longtemps attendu peut nous prendre au dépourvu quand il finit par arriver. S'éveiller au matin d'un nouveau jour sans ressentir au moins un petit instant l'élan irrésistible du renouveau et de l'espérance serait le signe que la main pesante de la dépression s'est abattue sur nous. Naturellement, quelque chose est toujours sur le point d'arriver, mais la question est de savoir comment nous l'attendons. Avec crainte et désir ? ou espoir et patience ? Les expériences de la vie se succèdent les unes aux autres irrésistiblement. Comment nous les attendons, les abordons et en tirons des leçons constitue le sens de la foi.

LES VISAGES DE LA FOI

Les événements qu'a connus notre communauté au cours des dernières semaines ont été très riches et importants pour nous tous, que nous y ayons participé ou, comme c'est le cas pour la majorité d'entre nous, que nous en ayons tiré des leçons à distance, après coup. M'étant retiré dans la solitude pendant une semaine après ce calendrier chargé pour tenter moi aussi d'en tirer les leçons, ils m'ont révélé quelques-uns des visages de la foi. Ces visages sont tous amicaux, mais certains sont plus sévères ou plus durs à déchiffrer que d'autres.

Le premier de ces événements a été le Séminaire John Main. Bien qu'il se soit tenu, pour la première fois, dans une langue qui n'était pas l'anglais, il a vu converger en Allemagne des participants originaires d'une trentaine de pays. Le thème de l'« *Unité, locale et globale* » a trouvé une expression œcuménique grâce à la présence d'intervenants protestants et catholiques conduits par le cardinal Walter Kasper qui, au sein de l'Église catholique, est chargé de promouvoir l'unité des chrétiens et de mener le dialogue avec le judaïsme. Il a reconnu dans l'« *œcuménisme spirituel* » ce « *nouvel élan* » de contemplation dont le christianisme a aujourd'hui besoin. Un « *monastère invisible* », a-t-il affirmé, quoique éclaté dans le temps et l'espace, peut être uni dans la prière et constituer une puissante force d'unité. Les groupes de méditation locaux, a-t-il ajouté, en formant un « *chœur mondial* », ont une influence d'une portée considérable. Leur but n'est pas de prier pour la victoire de « notre » Église, mais d'accomplir un « *acte de confiance*

Séminaire John Main 2009

27 - 30 août, Sarasota, Floride

Invité d'honneur : Robert Kennedy s.j.



Le prochain Séminaire John Main se déroulera sur les rives du golfe du Mexique, à Sarasota, en Floride. L'invité d'honneur sera Robert Kennedy, prêtre jésuite, maître zen, auteur et professeur de théologie. Il exerce également en tant que psychothérapeute à New York et il représente l'« *Institute for Spiritual Consciousness in Politics* » auprès de l'Organisation des Nations Unies. Selon l'enseignement mystique chrétien, toute image de Dieu peut devenir une idole. Ceci, Robert Kennedy l'a mieux compris – ainsi que le sens de Dieu par delà les mots et les images – grâce au zen. Sa longue expérience d'enseignement de la méditation aux chrétiens modernes donne au P. Kennedy une compréhension profonde et un point de vue éclairant sur la soif d'expérience de Dieu de nos contemporains. Le P. Kennedy examinera ces questions dans un cadre de prière, de méditation silencieuse, de conférences et de dialogues ouverts avec les participants.

Le Séminaire est précédé d'une **retraite silencieuse**, facultative, dirigée par Laurence Freeman o.s.b., à Sarasota, du 24 au 27 août.

Renseignements complets sur <http://www.jms09.com> ou auprès des coordinateurs nationaux.



en la volonté et en l'œuvre de Dieu ». En ce sens, a-t-il dit, la prière est une véritable énergie cosmique qui rassemble le cosmos, l'humanité et Dieu en une unité d'amour.

Les paroles du cardinal nous ont profondément touchés. Elles entraient en résonance avec notre propre expérience de la foi, dans nos méditations quotidiennes ainsi que dans nos groupes et notre vie de communauté, car on sentait qu'il nous parlait en vérité, depuis le tréfonds de sa foi personnelle. Tels les négociateurs de paix qui, en dépit de revers constants, parviennent à ne pas perdre espoir, sa vision de l'unité, nourrie d'une solide compassion et d'un sens de l'humour éprouvé, semblait prendre de l'ampleur et s'éclaircir à mesure qu'il repassait les échecs des chrétiens à réaliser leur « *unité eschatologique* ». Pour moi comme pour d'autres auditeurs présents, cette endurance et cette franchise étaient un vrai visage de la foi, enraciné dans la dure expérience.

Le deuxième visage m'est apparu lors de la réunion de nos coordinateurs nationaux qui succéda au Séminaire. À l'heure actuelle, il existe des groupes dans une soixantaine de pays, et des méditants individuels dans plus d'une centaine. Naturellement, tous ces pays ne sont pas dotés d'une structure communautaire nationale, mais beaucoup le sont, et plus de trente représentants étaient venus partager leur expérience communautaire nationale et apprendre au contact des autres. Ce qui m'a tout de suite frappé, c'est l'alchimie, l'éclosion immédiate de l'amitié, l'ouverture aux autres et le plaisir d'être en compagnie les uns des autres. Certes, nous avons des questions à traiter, en espérant que la communauté en tire profit pour son développement. Mais le bénéfice le plus important a été l'approfondissement de l'amitié nouée au cours de la brève retraite silencieuse, des temps de méditation, des repas en commun et des rencontres de fin de journée autour d'une bonne bière allemande. Dans tout ceci, la foi-active-dans-l'amour que la communauté générait en silence était un autre visage qui se donnait à voir.



Le troisième visage de la foi, au cours de cette période, m'est apparu lors de la consécration par le dalaï-lama du dernier temple bouddhiste construit, et le plus important, Lérah Ling, siège de Rigpa, dans le sud de la France. L'étonnant bâtiment est lui-même le fruit de bien des années de foi de la part de Sogyal Rinpoché et de ses étudiants. La cérémonie liturgique tibétaine très élaborée à laquelle assistaient des personnalités religieuses et politiques était une autre expression de la foi religieuse. Mais le visage qui, pour moi, brilla d'un éclat particulier à cette occasion était la nouvelle universalité de la foi que le dalaï-lama a présentée comme l'un des trois grands engagements de sa vie et une moti-

vation personnelle. Des milliers d'auditeurs, pour la plupart occidentaux, l'ont écouté leur conseiller de suivre la voie « *la plus sûre et la plus facile* » qui est de rester dans sa propre tradition et de la redécouvrir. Mais comme la vraie foi est toujours personnelle et doit donc être vécue dans la liberté d'aller là où l'on sent que l'on est le plus à même de grandir, il est aussi possible de changer de tradition. Ainsi, l'esprit de l'événement était à la fois local et global, tel que l'unité doit toujours être, conclusion qui avait été celle de notre Séminaire. C'était un événement de foi bouddhiste tibétain, mais il manifestait également la nature essentielle et universelle de la foi que notre monde moderne a appris à reconnaître et à défendre. Il ne peut y avoir de vrai visage de la foi qui ne regarde pas avec bienveillance ses autres visages.



Dire simplement qu'à notre époque sécularisée, nous ne sommes plus un peuple de foi serait ne pas voir le tableau d'ensemble, les nombreux visages de cette donnée universelle du genre humain. Ce serait, en premier lieu, tirer des conclusions générales de la seule expérience de l'Occident. La foi religieuse fait des progrès rapides dans de nombreuses parties du monde, y compris dans la Chine hypermatérialiste et très peu ex-communiste. Ce serait limiter également notre compréhension de la foi à des signes extérieurs. C'est un piège dans lequel tombe fréquemment le clergé de toutes les traditions. La désertion des églises et des synagogues n'est pas du tout la même chose que l'abandon de la foi. Comme la rencontre des religions nous le montre aujourd'hui, la foi est une dimension universelle de la conscience humaine, et aucune vie qui la réprime ne peut espérer accomplir son but ultime.

MÉTAPHORES DE MÉTAPHORES

Lors de la belle messe célébrée par le cardinal Kasper, à la cathédrale de Mayence, comme lors de la cérémonie de consécration bouddhiste, la foi s'est exprimée sous forme de signes et de symboles sacramentels. Les objets, la stimulation des sens de la vue, de l'odorat et du toucher, les couleurs, l'encens, les rituels, les gestes, la psalmodie et la musique étaient tous des métaphores tangibles de ce que recherche le facteur-foi en l'homme. Un étudiant des religions (l'observateur détaché qui plaît tant à l'homme moderne) découvre maints parallèles et similitudes entre les symboles et les rituels de toutes les religions. Dans toutes les cultures et les traditions, la religion comme l'art puisent dans le fond commun de tout ce que la Terre et nos propres modes de perception peuvent fournir afin de donner sens à la vie. Le plus surprenant, alors, n'est pas tant leurs similitudes que leurs différences. Au-delà des rapprochements évidents, il n'est pas facile de traduire les systèmes symboliques ou les croyances d'une tradition dans une autre. Dans la foi, nous nous rencontrons dans notre altérité.

Les métaphores religieuses de la prière et du culte signifient souvent une chose pour les « simples » dévots et une autre pour l'interprète intellectuel ou l'observateur. Le bouddhisme ne « croit pas en Dieu » mais les bouddhistes ordinaires agissent et pensent souvent comme s'ils y croyaient. Une longue vie, la santé et la prospérité sont des préoccupations universelles tellement fortes que les obtenir, les désirer, l'emporte souvent sur la croyance orthodoxe. Il en va de même chez les chrétiens dont la croyance en Dieu obscurcit bien souvent la compréhension et le sens d'une relation personnelle avec Jésus.

Le visage religieux de la foi est donc très complexe et entremêlé de motivations psychologiques et théologiques. De l'incompréhension de cette complexité peut résulter un littéralisme qui nous enferme dans une salle mentale de miroirs – des métaphores de métaphores, des symboles de symboles. Les images et les rituels exprimant des idées et des croyances peuvent alors devenir non seulement le moyen de rendre un culte mais l'objet du culte. Les divisions les plus profondes dans et entre les Églises (protestante et catholique), et au sein d'autres religions (entre shiites et sunnites, par exemple), montrent les dangers d'un tel fixisme en matière de foi. Aujourd'hui, le dialogue intra-religieux (entre membres d'opinions divergentes d'une même religion) est au moins aussi important que le dialogue inter-religieux. C'est pourquoi également, il arrive souvent qu'on se sente plus proche des adeptes d'autres traditions de foi que de certains membres de la sienne. Le croyant littéraliste qui ne voit qu'un seul visage de la foi (et ne le voit donc même pas clairement) est rarement capable d'être proche d'autres croyants tout aussi littéralistes, même d'une religion apparentée (bien qu'ils puissent de temps en temps collaborer politiquement sur des questions éthiques rédhibitoires). Mais les idées fixes en matière de foi ne peuvent bâtir des amitiés durables. En revanche, ceux qui peuvent voir les nombreux visages de la foi peuvent généralement, à un niveau subtil, reconnaître dans d'autres religions des similitudes universelles qui mettent en confiance.

“La méditation remet en question les frontières sûres qui nous protègent”

Quand la puissance de la foi se trouve libérée en l'homme, elle nous contraint à vivre la réalité au-delà des mots, des images et des idées. Nous découvrons alors que les filtres métaphoriques, aussi utiles et nécessaires qu'ils soient à un certain niveau, peuvent aussi (et doivent) être désactivés si l'on veut que la foi grandisse. Comme pour tout ce qui est universel en l'homme, ou bien nous grandissons dans la foi ou bien elle se flétrit et meurt. La foi porte en elle l'aspiration que nous avons tous à voir la réalité simplement telle qu'elle est. « *Bien-aimés, dit saint Jean, ... ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que, lors de cette manifestation, nous lui serons semblables [au Christ], parce que nous le verrons tel qu'il est. Quiconque a cette espérance en lui, se rend pur comme celui-là est pur* » (1 Jn 3, 2-3). Voir Dieu, c'est devenir semblable à Dieu. La pureté est la condition de cette vision. Dans la religion, la plupart du temps, si la foi est restreinte à la croyance et au rituel, la pureté signifie empiler des filtres, ajouter des couches intermédiaires les unes aux autres. Au cœur de toute religion, cependant, on trouve la connaissance mystique indéracinable que la pureté ultime est une vision parfaite de la réalité, débarrassée des filtres et de la médiation des métaphores. La plupart d'entre nous ne l'atteignent jamais en plénitude, mais l'intuition qu'il en est ainsi fait partie de la nature profonde de la foi elle-même.

LE VISAGE DE LA CONFIANCE

Voir la réalité telle qu'elle est, ou du moins se libérer progressivement de certains filtres, est un acte essentiel de foi. Il est l'expression du visage confiant de la foi, car l'attachement aux croyances et aux rituels de notre tradition (plutôt qu'aux croyances et aux rituels en eux-mêmes) devient une sécurité non seulement fautive mais falsifiante. C'est pourquoi beaucoup de personnes profondément religieuses ont une aversion ou une antipathie pour la méditation parce qu'elle leur paraît (et à juste titre) mettre en danger les frontières sûres qui protègent notre vision du monde et notre sentiment d'être différents et supérieurs aux autres.

Suivre une voie de foi ne consiste pas à adhérer obstinément à un point de vue unique ni aux systèmes de croyances et aux traditions rituelles qui l'expriment. Ce serait simplement de l'idéologie ou du sectarisme et non de la foi. La foi est un chemin de transformation qui demande que l'on entre dans, que l'on traverse et que l'on dépasse nos cadres de croyance et nos observances extérieures, sans les trahir ou les rejeter, mais sans se laisser non plus prendre au piège de leurs formes d'expression. Pour saint Paul, la Voie du salut commence et finit dans la foi. La foi est donc un état d'ouverture, depuis le tout début du cheminement humain. Naturellement, nous avons besoin d'un cadre, d'un système et d'une tradition. Si nous sommes fermement établis en eux, le processus du changement se déploie et notre vision de la vérité s'élargit continuellement.

Mais c'est ici que nous rencontrons le dilemme de tant de nos contemporains qui cherchent à découvrir et à exprimer leur dimension de foi. Un si grand nombre d'entre eux sont des orphelins de la religion et de la culture, picorant sur le buffet multi-culturel des religions, autodidactes et sans guide sur un chemin qui a autant besoin de guide que de solitude et de confiance en soi. Comme le savent bien, chacun à sa façon, les évêques, les lamas et les animateurs de groupe de méditation, le premier pas de foi, et le plus difficile, dans la culture bouleversée d'aujourd'hui, c'est l'engagement. La discipline, qui est un autre visage de la foi, passé le premier moment de ferveur de la conversion, manque singulièrement de séduction. Rebutés par elle, beaucoup rejettent le particulier, que l'on rencontre sans ménagement dans la discipline, au profit de l'universel, d'une séduisante abstraction. La discipline travaille à leur unification. Avant d'être authentiquement global, l'engagement doit d'abord être local. Ceux qui sont dignes de confiance pour de petites choses, a dit Jésus, seront dignes de confiance pour de grandes choses.

Chaque mouvement de foi dans la vie approfondit le niveau auquel nous intégrons les expériences dans la grande *experientia*, qui nous apprend ce que nous avons ardemment envie et besoin d'apprendre. La foi est donc constitutive de l'état de disciple, ce qui, pour des « sans-abri culturels » dotés d'un sens du soi faible ou désincarné est presque inconcevable ou infaisable. Le disciple, « celui qui apprend », grandit en aptitude à s'abandonner et découvre en contrepartie le visage personnel et relationnel de la foi. Mais – c'est le problème de l'œuf et de la poule –, comment peut-on apprendre à s'engager sans engagement, à être fidèle sans fidélité ? Souvent, c'est par les fissures imperceptibles de ce dilemme que l'on peut découvrir la grâce, l'énergie inexplicablement intime qui franchit l'impossible, déplace les montagnes, nous rend présent à ce qui autrefois nous semblait infiniment éloigné. La foi, à de nombreux niveaux d'expérience, est simplement une façon de rentrer chez soi.

LE VISAGE DE L'ENDURANCE

La promesse d'être fidèle une semaine ou deux, ou tant qu'on en a envie, ne vaut pas grand-chose. Elle ne peut pas non plus opérer une intégration en profondeur de la personne. La persévérance n'est pas l'idée la plus vendable d'une culture consumériste qui se nourrit du changement permanent et de la nouveauté ; c'est pourtant un visage très réel de la foi et une vérité incontournable du cheminement humain vers la complétude. Quiconque a tenté d'être fidèle à un vœu d'amour ou d'amitié l'a nécessairement découvert.

La souffrance fait donc partie du chemin parce que la foi exige un détachement continu de l'égoïsme. On peut s'élever à une certaine hauteur, puis se reposer et se sentir satisfait du progrès accompli, mais ce n'est toujours pas le sommet. Très vite, il nous est rappelé toutes les façons que nous avons encore de nous attacher, de nous percevoir égoïstement, d'observer les autres au lieu de les aimer et de nous mettre à leur place. Ceci est plus ou moins douloureux, mais la fidélité (c'est-à-dire suivre son instinct de foi) apporte inévitablement la preuve du dicton des culturistes, « *no pain, no gain* » (pas de profit sans douleur). Si la foi nous le fait découvrir, elle nous aide également à endurer la peine propre au chemin en donnant du sens à la souffrance rencontrée. Si elles ont un minimum de sens, qui vient de la sagesse de l'*experientia*, la plupart des choses peuvent être endurées. Même l'insupportable, qui nous plonge dans un état de faiblesse totale, s'il est simplement enduré, (certaines épreuves sont traversées n'importe comment) conduit à une rencontre avec la grâce qui, à un certain moment, renverse la spirale descendante. Miraculeusement – ainsi apparaît-elle bien souvent – la faillite était une étape nécessaire du chemin. Ceci nous fait voir un autre visage de la foi que l'on appelle la transcendance.

Les grands mystiques chrétiens sont beaucoup moins déprimés et préoccupés par le péché que les gens qui moralisent et condamnent au nom de leur conception à visage unique de la foi. Le péché est nécessaire et opportun, nous dit Julienne de Norwich, qui en cela n'est pas si éloignée de saint Paul, lequel fut plongé dans l'impuissance totale afin de découvrir que là où le péché abonde (la faillite et la confusion), là, dans cette expérience même, la grâce surabonde. Pas éloignée non plus, dans l'enseignement de Jésus, de l'expérience de la brebis perdue et du fils prodigue. En fait, bien voir cela est un aspect essentiel du chemin chrétien de la foi. C'est pourquoi il est dit dans la Lettre aux Hébreux (11, 1) que la foi est une forme de vision qui donne consistance à nos espoirs et à notre intuition les plus intimes, et réalise en *experientia* ce que nous ne discernons pas aux niveaux de perception plus dualistes ou dans le hasard des expériences.

OPPOSITION ET RÉALISATION

Parfois, la foi semble en contradiction directe avec l'expérience. On a l'impression de n'avoir fait aucun progrès au niveau spirituel, « quoi qu'on entende par là », ni même à d'autres niveaux. Après tant de méditations, nous sommes toujours désespérément distraits. Nous sommes encore en proie à la jalousie, à la convoitise, à l'impatience, nous sommes encore pris au dépourvu ou

accablés par un rejet ou une trahison, nous montrant à quel point nous pouvons être misérables pour des gens qui passent tant de temps à être spirituels. De même, après tant de lecture des Écritures et de livres spirituels, Jésus semble encore un être lointain, un « grand maître » sans aucun doute, mais « en quoi est-il différent, à mes yeux, des autres maîtres tout aussi exemplaires et distants ? ». Notre raison inférieure, par contraste avec la logique supérieure du cœur, nous convainc trop rapidement que ce sentiment d'opposition entre la foi et l'expérience révèle un problème du côté de la foi.

Toutes les « mises à l'épreuve de la foi » – dont les moines du désert disaient qu'elles étaient à la fois essentielles pour le processus de la croissance humaine et qu'elles se poursuivaient jusqu'à son terme doux-amer – ne sont pas théâtrales. La vie spirituelle n'est pas ce genre de feuilleton à l'eau de rose que la culture moderne projette sur l'écran de la conscience : une succession rapide d'expériences divertissantes, transcendantes ou tragiques qui viennent remplir les intervalles entre les publicités. La foi se juge « sur pièces », en vivant avec peu de doutes et de remises en question de soi-même, dans la fidélité quotidienne à des petites choses et dans la consolidation patiente, pleine de pardon envers soi-même, de ces quelques bonnes habitudes étouffées par le grand nombre des mauvaises. L'insistance de John Main à présenter la méditation comme un « chemin de foi » nous aide à passer ces descentes déroutantes et à négocier ces virages en nous indiquant en même temps un sentier direct, quoique étroit.

Il y a, d'abord, la fidélité à la pratique quotidienne. Cependant, y être infidèle ne signifie pas que l'échec amoindrit notre valeur fondamentale. L'infidélité peut, au contraire, nous aider à mieux voir ce que la foi signifie et pourquoi méditer le matin et le soir est en effet une bonne idée et le meilleur emploi que nous puissions faire de notre temps. Ne pas méditer peut être le meilleur moyen de découvrir pourquoi la méditation est importante. Quand nous y retournons, on a la sensation immédiate d'un retour à la maison, sans blâme ni reproche, d'un accueil chaleureux, d'une reprise du chemin avec un bonheur sans mélange.

Ce n'est pas avec la mentalité binaire succès/échec de l'égo mais avec un mental habitué à la dimension de la foi que nous voyons comment se transcende l'opposition de la foi et de l'expérience. La foi est réalisée à un niveau d'expérience plus profond que ceux où le succès et l'échec survivent en tant que critères de jugement pertinents. La foi est réalisée quand elle est validée même en présence de l'échec et quand on voit pourquoi elle est une expression de l'amour. La foi active dans l'amour.

Derrière tous les visages de la foi se trouve la guérison de la blessure humaine par le mystère de l'amour premier. Ce que tout enfant humain appelle de ses cris est ce que tout être humain découvre de manière ultime.

Et, de l'autre côté du désir, l'espérance est satisfaite. « *Vas en paix, ta foi t'a guéri.* » John Main savait cela et c'est pourquoi il disait qu'en méditant nous vérifions par l'expérience personnelle les mystères de notre foi.

L'ŒUVRE ET LE MAÎTRE

L'autre face de la méditation en tant que chemin de foi est le travail intérieur et silencieux de fidélité au mot de prière. Il ne suffit pas de s'asseoir en restant immobile et silencieux. Ceci, c'est le lever de rideau. La pièce qui suit est le travail de pure attention.



La répétition du mot de prière, en tant qu'acte d'attention aimante, tellement plus profonde qu'une intention consciente ou que la bonne volonté avec laquelle elle doit naturellement commencer, elle-même « commence et finit dans la foi ». Les deux bouts du chemin de foi sont mystérieux, mais avec une différence. Où et pourquoi commençons-nous cette œuvre de foi, répétant un seul petit mot avec détermination et en apprenant l'humilité à partir de nos échecs ? Et à l'autre bout du chemin, quand le mot, au moment choisi par Dieu, nous introduit-il dans le silence absolu, lorsque l'ego, par grâce, a été transcendé au moins temporairement ? C'est encore plus mystérieux, plus indéterminé et riche de potentiel qu'au début. Les questions qui tournent autour du pourquoi nous commençons et où nous finissons ne trouvent une solution que dans la foi réalisée dans l'union. En avoir un simple aperçu serait suffisant pour nous rendre fidèles toute la vie. Mais même l'intuition profonde de cette réalité qui n'est pas encore (comme nous pouvons le penser) réalisée dans l'expérience, le simple fait d'être ouvert à la vérité de ce qui n'est pas encore vérifié, est aussi et véritablement efficace. Nos échecs et nos insuffisances, acceptées dans la foi, peuvent être aussi utiles aux autres sur leur chemin que les succès formidables des saints et des bodhisattvas.

De Jésus lui-même, nous apprenons que la foi est réalisée dans l'expérience chaque fois que nous lâchons nos projections quant à ce que devrait être l'expérience. À celui ou celle qui est appelé à devenir disciple et qui a pris refuge en lui, Jésus se montre, au moment choisi par lui et de la façon appropriée à la personne qui reçoit cette grâce. Ceci aussi se passe dans la foi, ce qui explique que Jésus ne peut jamais être présenté – par désespoir littéraliste d'atteindre à une certitude qui ne ressemble en rien à la foi – comme le seul et unique véhicule conduisant au paradis. Jésus est plus grand que cela et beaucoup plus inclusif.

Durant la retraite que j'ai faite après ces récents événements, j'ai écouté une merveilleuse cantate de Bach (n° 21). C'est une repré-



L'ami spirituel : l'Abbé Ména et le Christ (VII^e siècle)

sentation musicale et verbale du cheminement de la foi. Elle s'ouvre avec le cri du pauvre, jaillissant des profondeurs de la solitude humaine, et se termine par le grand hymne à l'Agneau dans la gloire céleste. Elle nous fait passer du sentiment que foi et expérience sont contradictoires, à la prise de conscience que foi et expérience sont un. Pour chacun, c'est un moment singulier d'incarnation de notre cheminement humain, qui voit l'abstraction de l'ego radicalement ramenée à la réalité de Dieu et du soi. C'est une union dangereuse mais par laquelle l'identité trouve son achèvement et non sa destruction.

Le point de basculement, chez Bach, est le point où les lamentations de l'âme se muent soudain en un duo (que choisir d'autre pour exprimer le silence de l'union ?) avec Jésus. Les angoisses de l'âme sont reprises et annulées dans les réponses de Jésus, l'ami et compagnon de route, jusqu'à ce que notre résistance à l'union soit vaincue, l'amour satisfait, et que nous voyions qu'il est aussi le chemin et la vérité.

Si telle est la destination de la foi chrétienne, c'est aussi le commencement d'un autre cheminement avec et en lui vers le lieu où il est partout présent, le Père. Notre méditation, comme, du reste, tout chemin de foi que nous suivons, est simplement, jour après jour, le commencement de cette arrivée qui ne finit jamais.

Avec toute mon affection,

Laurence Freeman, OSB

Karma Ling : Dialogue au sommet

Étape essentielle du « pèlerinage au centre », la session de Karma Ling, qui s'est déroulée du 5 au 7 septembre 2008 à l'institut bouddhiste Karma Ling en Savoie a permis de vivre à la fois une profonde expérience contemplative et d'approcher ce qui se cache derrière les mots et les constructions théoriques du bouddhisme et du christianisme. Sous l'intitulé « L'expérience rassemble, les concepts divisent », Lama Denys Rimpoché et Laurence Freeman devaient confronter leurs points de vue concernant l'amour et l'absolu. Comment se déclinent ces deux notions qui se situent au cœur des deux traditions ? Tel était le point de départ d'un échange intense, fraternel, incisif et sans complaisance, qui s'est attaché à entrer dans l'expérience de chaque tradition.

Cette rencontre, précisait Laurence Freeman lors du premier échange du vendredi soir, intervient dans le cadre d'un « profond dialogue entre nos deux traditions », le dialogue étant entendu comme une « connaissance devant aider la croissance spirituelle et le salut ».

Fort de ce dialogue engagé depuis vingt-cinq ans, Lama Denys précisait à son tour combien cette expérience de vivre une interaction avec l'autre requiert de pénétrer au cœur de sa propre tradition.

D'emblée, le père Freeman juxtapose au mot expérience un « synonyme » qui facilite l'entrée dans la connaissance inclusive, à savoir la « simplicité ». La simplicité est bien nécessaire pour faire l'expérience de la réalité, confirme Lama Denys, puisqu'elle évoque un « état libre de complication conceptuelle ». C'est la simplicité de l'instant premier, avant que le « je » n'habite l'expérience : état a-conceptuel où il n'y a ni concepteur, ni conception ni conçu... C'est aussi ce qui fait que la pratique contemplative est plus qu'évanescence : dès que vous saisissez une expérience d'absolu, vous la perdez.

Pas à pas, les deux interlocuteurs entrent ainsi dans le vif du sujet, s'approchent d'une définition de cet absolu inconnaissable, que les chrétiens nomment Dieu et les bouddhistes « déité ». La na-

ture de la déité est une « présence d'instantanéité », l'instantanéité étant ce présent qui échappe au temps, précise Lama Denys qui ajoute : il y a dans cette présence une qualité d'intelligence, de bonté et d'amour/compassion indéniable.

Pour Laurence Freeman, le processus d'incarnation, le Logos, la sagesse de Dieu et la manifestation du divin dans la chair, est une vérité universelle. L'incarnation s'inscrit au cœur de la foi chrétienne, mais n'est pas la possession du seul christianisme : c'est un « événement universel qui se déroule de façon continue, en attente d'être réalisé en nous ».

Certes, lui répond Lama Denys, le mot « incarnation » est difficile à appréhender dans la terminologie bouddhiste, mais ce qu'en dit son interlocuteur fait cependant écho à ce que les bouddhistes appellent l'« incorporation », à savoir l'intégration dans les trois corps (trikaya) de la Présence d'instantanéité.

Le samedi matin, après la méditation-lectio divina proposée par le père Laurence, Lama Denys, en préambule à la première assemblée, propose une expérience de contemplation qui tente d'approcher l'expérience d'incorporation bouddhique. Il s'agit de demeurer dans l'ouvert, yeux et sens attentifs, regard panoramique... Dans cette « lucidité ouverte de la dessaisie », on laisse être cette ouverture. Des chants de dédicace viennent clore cette pratique, de manière que ce qui a été fait de bon puisse concourir à l'éveil de tous les êtres vivants.

Une étrange douceur préside à l'échange matinal autour de l'amour et de la compassion : les nuages enserrent le temple et du ciel laiteux la pluie s'est mise à tomber, drue, persistante, enveloppante.

Pour Laurence Freeman, la réflexion sur l'amour commence par la Ire Lettre de saint Jean, développement direct de la « grande simplicité de l'enseignement de Jésus » : « Dieu est amour ». « Celui qui aime vit en Dieu et Dieu vit en lui ».

Cette profession de foi suscite beaucoup d'échos chez un bouddhiste, relève Lama Denys qui souligne combien la distinction amour/compassion est artificielle. Le terme « compassion », consacré par l'usage, n'est pas forcément la meilleure traduction du terme tibétain « *ninjé* », la traduction littérale en serait plutôt « bon cœur »¹. Cette bonté fondamentale se décline en plusieurs dimensions : l'amour, la compassion, la joie, l'équanimité.

Alors comment un bouddhiste entend-il cette proposition « Dieu est amour » ? Il s'agit de partir de l'expérience d'ouverture : lorsqu'on vit l'ouvert, on vit une expérience d'empathie, de communion non dualiste de dépassement du petit moi (anatman) pour s'ouvrir à l'autre.

Quoi qu'il en soit, l'amour de soi est primordial pour les deux interlocuteurs : il faut commencer par s'accepter soi-même pour s'ouvrir à l'autre, l'accueillir et l'aimer.

Pour le père Laurence, « la reconnaissance mutuelle » est au cœur de l'expérience de l'amour, qui passe par trois étapes : éros,

philia, agapè, l'amour inconditionnel de Dieu. Ce degré le plus profond de l'amour chrétien est la reconnaissance mutuelle réciproque de soi-même et de Dieu. Reconnaissance qui ne peut se faire au niveau de l'égo, où nous sommes souvent étrangers à nous-mêmes. Premier pas vers l'éveil, la méditation nous permet aussi de nous appréhender « au-delà de l'égo ».

Comment cela peut-il se faire ? interroge-t-il. Fruit de la grâce, selon saint Jean, l'initiative vient de l'amour de Dieu pour nous, et non par l'effet de notre amour pour Lui, affirme-t-il, avant d'interroger sur un éventuel point de rencontre avec la perspective bouddhique.

Les points de rencontre existent : outre le tantra, approche sacrée de la sexualité qui conduit à l'éveil, l'agapè est cette « union à la nature de Bouddha », ce « vide d'être qui nous emplit de la plénitude absolue du Grand Soi ». Quant à l'amour de Dieu pour sa créature, le bouddhisme excluant toute notion de Dieu créateur, cette assertion est plus difficile à admettre.

Partant de la constatation que les différences sont aussi importantes que les points de rencontre, le père Freeman pose néanmoins une ouverture, en forme de paradoxe : Dieu est certes un absolu, le Tout Autre, mais en même temps il est intimement présent : « plus intime à moi-même que je ne le suis », précise saint Augustin. On peut faire l'expérience de ce paradoxe dans l'amour, l'Autre devenant identique à nous-mêmes, dans la mesure où,

dans l'anthropologie biblique, l'être humain est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, et que nous ne pouvons aimer et reconnaître que ce qui nous ressemble.

En fin d'après-midi, les échanges se poursuivent autour de l'amour et de l'absolu. Dieu est amour et l'amour est la nature de la Réalité pour les chrétiens. L'amour nous transforme au fur et à mesure qu'on y entre, professe Laurence Freeman, qui

plutôt que les qualificatifs glorieux pour désigner le « Tout Puissant », préfère appréhender Jésus avec l'œil éveillé de qui contemple la nature divine : pleinement divin et pleinement humain. « On voit en Lui une manifestation du divin et de l'absolu ». Très critique vis-à-vis des autorités, le messie a défendu les pauvres, soutenu les persécutés, renoncé au pouvoir, ce qui suggère une approche paradoxale de Dieu : il est tout-puissant mais se vide de tout pouvoir.

Pour les bouddhistes, l'interdépendance de tous les êtres est la nature de la Réalité, mais « nous nous sentons très bien avec l'idée que Dieu est la nature fondamentale, le fond du fond, et qu'il est bon », concilie Lama Denys.

La question est alors de savoir si ce qu'on entend par Dieu correspond à l'Absolu des bouddhistes, et ce que recouvre ce terme d'absolu. En premier lieu, ce qui est « sans autre », ce à qui rien n'échappe. L'Absolu est non-dualiste, nécessairement non-deux. Cette non-dualité a un caractère absolu. Cet Absolu est omniprésent : c'est une ouverture sans centre ni périphérie. Il est dans sa



¹ *The Good Heart* (le bon cœur) est le titre en anglais du livre *Le Dalaï-lama parle de Jésus* (Brépols/J'ai Lu, 1999)

nature compassion, amour, bonté – c'est la qualité de qui est vide de soi, dans une empathie absolue.

Une question invite à préciser les différences entre amour et absolu. Dieu, résume Laurence Freeman, est la source d'énergie éternelle, communion d'amour, cercle dont le centre est partout la circonférence nulle part. Il précise la nature de la Réalité à partir de la Trinité : le Père exprime la notion d'absolu ; à partir de cet absolu, naît une expression de Soi : le Fils, le Verbe, qui fait partie intégrante de l'être de Dieu. Un flux circule entre le Père et le Fils, c'est l'Esprit. Dans chaque relation humaine et jusqu'au plus petit atome, la même dynamique de création est à l'œuvre, « avec une telle diversité et une telle richesse d'imagination qu'on arrive à peine à commencer à en prendre conscience ! »

Le vide, poursuit-il, est essentiel à la nature divine. Il est, au cœur de Dieu, le don total du Père qui se « vide » dans le Fils, don réciproque qui alimente la reconnaissance mutuelle des deux hypostases.

Dimanche matin, les deux protagonistes du dialogue se focalisent sur les notions de « foi » et de « croyance », naturellement différentes dans les deux traditions. Laurence met la foi en relation avec les expériences de guérison relatées dans l'Évangile, telle celle de Bartimée, l'aveugle né qui interpelle Jésus (Marc 10, 46-52). Sa détermination est telle que Jésus accède à son désir : « *Ta foi t'a guéri* ». Le mot foi, relève-t-il, est souvent utilisé pour désigner une qualité relationnelle : « *you are faithfull* » : on est « fidèle » à quelqu'un qu'on aime, c'est alors une étape de la relation aimante à une autre personne. Cette fidélité permet de faire l'expérience de la liberté humaine : rester fidèle au moment des difficultés est l'occasion de grandir en intégrité personnelle. Tout comme accomplir un acte de foi est un acte d'intégration.

La foi, relève-t-il encore, est aussi une dimension temporelle : elle est incorporée dans le temps (« *embodied in time* »), et, paradoxe suprême, plus elle s'incorpore dans le temps, plus elle transcende la dimension temporelle. La foi est aussi la capacité de croire à ce que nous ne pouvons pas voir, à ne pas se limiter à ce que nos sens nous montrent pour rejoindre la dimension essentielle de nos vies. Quelquefois même notre expérience peut contredire notre foi. On peut se sentir abandonné par Dieu, comme Jésus l'a été au Golgotha, et pourtant nous gardons la foi.

Dans le Dharma, relève Lama Denys, nous utilisons plus volontiers le mot « confiance », parce que le mot foi est ambigu dans la mesure où la distinction foi/croyance n'est pas claire. La croyance peut être dangereuse, lorsqu'elle devient dogmatique et absolutise une formulation. La « confiance fondamentale », en revanche, peut être envisagée dans l'approche de la contemplation sans forme et de la voie du salut. La foi est au cœur de la pratique, c'en est même la voie la plus directe. Dans la contemplation directe et sans forme, on est confronté à la perte des repères habituels, prévient-il. On voudrait se ressaisir, c'est même cette peur de se perdre qui est la source des illusions. Le remède est la confiance.

La confiance fondamentale est une capacité à se lâcher, à se fier à l'Absolu qui est bon. Cette confiance permet de s'abandonner, comme le petit enfant qui se sent aimé, protégé dans le giron de sa maman. Cette expérience est au cœur de la « voie directe » : c'est dans la confiance qu'on est inspiré, qu'on accueille « *le pouvoir de la nature de la Réalité en soi* » qui, traduit du tibétain, se dit « pouvoir en soi », l'étape ultérieure étant le pouvoir en l'autre, c'est-à-dire la « voie du salut ».

Dans la voie directe, le cheminement passe par une relation interpersonnelle, fondée sur la confiance, car « l'Éveil est contagieux », d'où la nécessité d'une passation, d'une transmission au niveau le plus profond, celle du passeur ou de l'ami spirituel. Le lien de maître à disciple est un lien sacré, qui permet d'éviter l'auto-illusion, la propension à s'illusionner en prenant de petites expériences temporaires pour la réalisation.

La balle étant renvoyée au père Freeman, celui-ci rebondit sur la méditation, « chemin de foi », selon son maître John Main. Il sera encore question de rituels, « réception de la Présence », selon Lama Denys, « manière de faire l'expérience du don de soi », pour le père Freeman avant de vivre une eucharistie imprégnée de recueillement et de joie, ponctuée par les trompes et les gongs bouddhistes.

L'après-midi, la session devait se conclure en point d'orgue avec le sadhana de Chenresi, bouddha de la Grande Compassion, guidé et commenté par Lama Denys.

Martine Perrin

PROCHAINS RENDEZ-VOUS

Mars 2009 - VISITE DU PÈRE J. de FOÏARD-BROWN



Le P. Jacques reviendra en France en mars 2009 et animera trois retraites sur le thème de la « *Folie de Dieu* », les 27 février-1er mars à l'abbaye de **Fleury** (St Benoît-sur-Loire, Loiret), les 13-15 mars au monastère d'**Hurtebise** (Saint-Hubert, Belgique), et les 20-22 mars, à l'abbaye de **Sénanque**, (Gordes, Vaucluse). Vous pouvez vous inscrire avec la fiche ci-jointe. Ne tardez pas, car les places sont limitées (une vingtaine à chacun des week-ends).

Voir le site pour plus d'informations (<http://www.wccm.fr>) à la rubrique. « Activités ».

PROCHAINE CONFÉRENCE DU P. LAURENCE FREEMAN

Le père Laurence Freeman, directeur spirituel de la CMMC, reviendra en France le lundi 23 mars 2009 pour donner une conférence. Elle aura lieu à 20h au Forum-104 (104, rue de Vaugirard à 75006 Paris). Le thème en sera « *Le sens de la prière* » :

La prière consiste-t-elle simplement à faire des demandes ou à donner libre cours à ses anxiétés ? Ou l'essence de la prière est-elle si intimement liée à notre humanité qu'il est impossible sans elle d'être réellement vivant ? S'inscrivant dans la tradition mystique chrétienne qu'il cherche à ranimer, le P. Laurence, moine bénédictin, parlera de la prière comme attention plutôt qu'intention. Il présentera la pratique de la méditation et nous dira comment l'intégrer à la vie quotidienne.

28 JUIN-4 JUILLET 2009, BELLE-ÎLE

Comme l'année dernière, la CMMC vous propose une semaine de vacances et de méditation du 28 juin au 4 juillet, à Belle-Île (Morbihan) grâce à l'association l'Arche de Noé, créée par le père Cognac en 1955, et qui met à notre disposition son centre de Kergallic, à 6 km du Palais. C'est un hameau de petites maisons bretonnes au confort rustique pouvant accueillir jusqu'à 24 personnes en chambres à 2 ou 3 lits, ou en dortoirs (une salle d'eau avec 3 douches). Les repas seront préparés, mais il est demandé de participer aux services communs (vaisselle, épluchage, ménage).

L'éveil intérieur, souvent difficile au quotidien, est ici favorisé par le calme des lieux, la force des paysages, la qualité de la lumière. Ce hameau est un point de départ pour une exploration des multiples richesses de l'île, des falaises de la Côte Sauvage au mystère des vallons boisés : leur secrète beauté se livre d'abord à ceux qui sont prêts aussi à un autre voyage, au sein de leur plus profonde intériorité.



Les journées seront rythmées par 2 ou 3 temps de méditation, éventuellement complétés de lectures et de lectio divina, et pour ceux et celles qui le souhaitent, d'un cours de yoga d'une heure guidé par Leila Tiliouine. Diplômée de la Fédération nationale de yoga, Leila propose par des techniques corporelles (asanas/postures) et respiratoires (pranayama) inspirées du yoga de nous préparer au silence intérieur, faisant ainsi de notre corps le temple de l'Esprit Saint.

Prix de la pension complète : 250 € pour la semaine (200 € pour les jeunes de moins de 25 ans et les chômeurs de longue durée). P. a. f. en supplément : yoga : 60 € et CMMC : 20 €.

Si ce projet vous tente, veuillez vous adresser, pour tout renseignement complémentaire, à Mme Stéphanie BARCET 01 47 97 98 02 ou 06 63 15 24 73 ou stephanie.barcet@cnsad.fr.

<http://www.wccm.fr>

2008-3 :: Édition francophone



Un mot de John Main

(extrait de *Le Chemin de la méditation*)

Votre être tout entier est impliqué dans ce processus. Vous faites résonner le mot de prière, et en y revenant fidèlement jour après jour, vous l'enracinez dans le cœur. Une fois enraciné, il s'épanouit. Et la fleur de la méditation, c'est la paix.

Communauté Mondiale de Méditants Chrétiens

Renseignements et contacts en France

M. Dominique Lablanche
126, rue Pelleport
F - 75020 PARIS
tél. : 00 33 (0)1 40 31 89 73
dlablanche@noos.fr

Publications

<http://www.mediomedia.org>



Centre international

The World Community for Christian Meditation
St. Mark's, Myddelton Square
LONDON EC1R 1XX
tél. : (00 44 20) 7278 2070
fax : (00 44 20) 7713 6346
www.wccm.org
Contact pour les francophones :
Marie-Anne Pilot marianne@wccm.org

BULLETIN D'INSCRIPTION

Cocher la case de votre choix et retourner à la personne indiquée avec le chèque d'acompte de 35 € (à l'ordre de Méditation Chrétienne de France pour Fleury et Sénanque ; à l'ordre de Béatrice Maes pour Hurtebise).

Attention ! Le nombre de places est limité pour chacun des 3 endroits.

- Fleury** (27 février - 1er mars 2009)
Sandrine Vinay - 4, rue de Bérite - 75006 Paris - 01 45 48 17 75 - 06 37 53 74 71 - vinaysandrine@yahoo.fr
- Hurtebise** (13 - 15 mars 2009)
Béatrice Maes - La Converse - rte de St-Hubert - 6970 Tenneville - 0495/84.52.40 - beatricemaes@beigacom.net
- Sénanque** (20 - 22 mars 2009)
Étienne Zombas - Béthania - Cidex 306 - 06330 ROQUEFORT-les-PINS - 04 93 77 50 60 - 06 15 16 58 57 - e.zombas@gmail.com

NOM, Prénom :

rue, n° :

code postal - ville :

téléphone :

adresse mail :

La joie de Dieu



Communauté Mondiale de Méditants Chrétiens